

# HUIS CLOS

revue d'art et d'idées

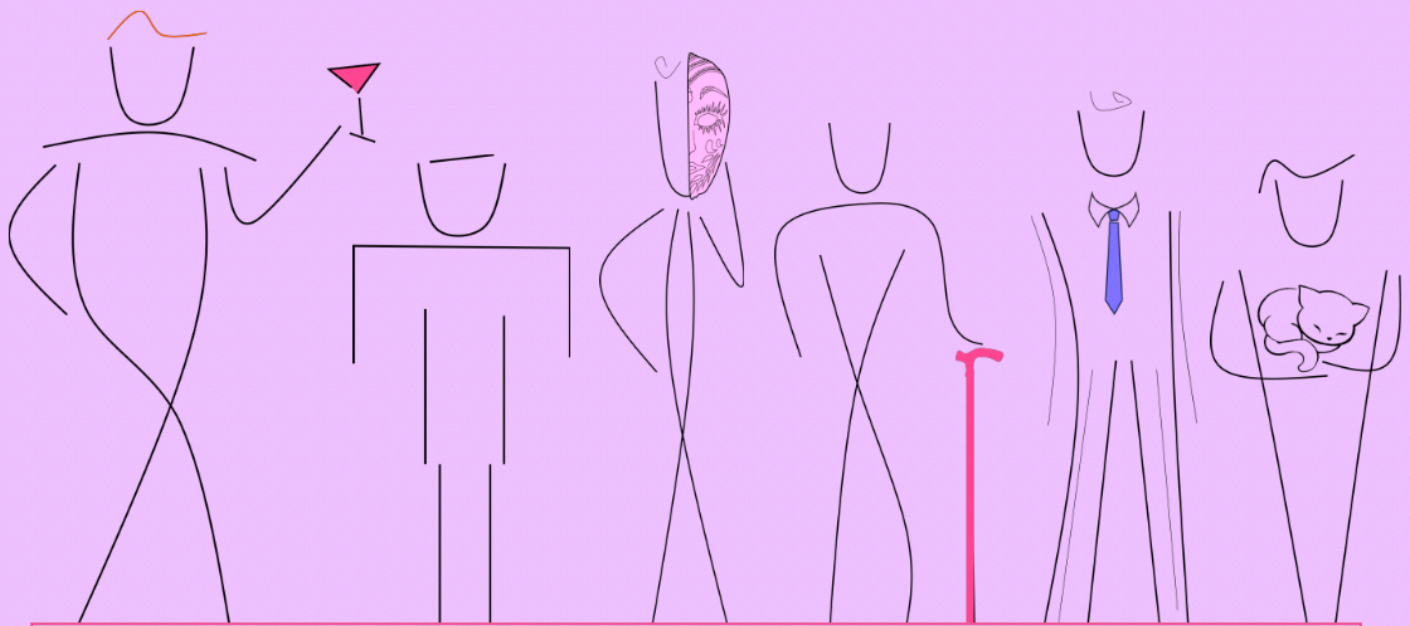
**CINÉMA & PSYCHIATRIE** *max goldminc* ▲ **COMLOTISME & FINANCEMENT PARTICIPATIF** *romain joly* ▲ **NASSIM NICHOLAS TALEB** *abderrahmane el kadiri* ▲ **ENTRETIEN AVEC JEAN-MICHEL TRUONG** *jean-michel leroy* ▲ **SAINT JÉRÔME, PATRON DES TRADUCTEURS** *ivan mikita* ▲ **MAX STIRNER** *yanis atigui* ▲ **VOYAGE EN FORÊT-NOIRE** *pierre rimbachkopf* ▲ **DÉDALE DE RACCOURCIS** *andré léssine* ▲ **POÈMES & PEINTURES** *tancrede du peloux* ▲ **FRANÇOIS PELTIER, PEINTRE MOYENÂGEUX** *maximilien friche* ▲ **CARNETS DE VOYAGE DU CANADA** *amine bayad* ▲ **PORTRAITS** *éléonore kramp*

**QUE NOUS APPREND LE FUTUR ?**



AUTOMNE 2023

#3



Éditions

## HUIS CLOS

Président  
Vice-président  
Secrétaire général  
Rédacteur en chef de la revue  
Directeur de collection  
Directeur de publication

Jean-Michel Leroy  
Abderrahmane El Kadiri  
Amine Bayad  
Pierre Rimbachkopf  
Max Goldminc  
Romain Joly

troisième numéro  
de la revue d'art & d'idées

# HUIS CLOS

exemplaire n°

AUTOMNE 2023

# SOMMAIRE

*éditorial* 6

## THÉORIE

<i>Nassim Nicholas Taleb : au risque d'une pensée masculine</i>	9	Abderrahmane El Kadiri
<i>Point de vue du Hobbit fragile</i>	29	Guilhem Pousson
<i>Complotisme et financement participatif</i>	31	Romain Joly
<i>Cinéma et psychiatrie</i>	37	Max Goldminc

## FICTION

<i>Dédale de raccourcis</i>	55	André Léssine
<i>Au balcon de l'infini voisin</i>	67	Romain Joly
<i>Eudore</i>	69	Romain Joly

## POÉSIE

<i>La question</i>	73	Max Goldminc
<i>La Romance du Flâneur Atrabilaire</i>	74	André Léssine
<i>Ballade au bout du Monde</i>	79	Tanocrède du Peloux
<i>Impératrice figée</i>	80	Tanocrède du Peloux
<i>À la herse de ton regard</i>	82	Pierre Rimbachkopf
<i>Gottestal</i>	85	Pierre Rimbachkopf
<i>La Thur</i>	87	Pierre Rimbachkopf
<i>Le Rapprochement</i>	88	Jean-Michel Leroy

## NOTES

<i>La recherche</i>	94	Tanocrède du Peloux
<i>Sur Eternity Express de Jean-Michel Truong</i>	96	Jean-Michel Leroy
<i>Le Successeur de pierre de Jean-Michel Truong. Apothéose du sans contact</i>	99	Jean-Michel Leroy

## INTERVENTIONS

<i>Que nous apprend le futur ?</i>		
<i>Entretien avec Jean-Michel Truong</i>	110	Romain Joly & Jean-Michel Leroy
<i>Petite vie de Saint Jérôme de Stridon</i>	118	Ivan Mikita
<i>François Peltier,</i>		
<i>peintre totalement moyenâgeux</i>	125	Maximilien Friche
<i>Éloge de Grimes,</i>		
<i>l'elfe de la pop canadienne</i>	130	Abderrahmane El Kadiri
<i>L'Unique stirnérien ou la perspective</i>		
<i>individualiste de l'anarchisme</i>	133	Yanis Atigui

## RIONS ENSEMBLE AVEC L'HISTORICISME PRUSSIE

<i>Carnets d'Oswald Spengler, suite</i>	140	Max Goldminc (traduction inédite)
---	-----	-----------------------------------

*Esprit, huile sur toile d'Amine Bayad*

## SCHÉMAS

<i>Le cadran des représentations</i>		
<i>du passé et du futur</i>	148	Romain Joly

## CAPTURES

<i>Portraits</i>	152	Éléonore Kramp
<i>Voyage en Forêt-Noire</i>	159	Pierre Rimbachkopf
<i>Carnets de voyage du Canada</i>	167	Amine Bayad

## COURRIER DES LECTEURS

<i>Le Temps chasse l'Humanité</i>	195	Rayan Ehret
-----------------------------------	-----	-------------

éditorial

## QUE NOUS APPREND LE FUTUR ?

**N**ous serons encore là un instant. Nous tâcherons de comprendre le monde qui continuera de nous entourer, en continuant de changer. Soyons humbles, ce n'est pas le globe que nous enfermerons dans notre cube. Et toutes les lignes de fuite des probabilités ne sauraient revenir en nos mains. Cependant.

Nonobstant certaines harangues, en vrac. Tous les arpentages topologiques seront encore possibles, verdoyants, lointains, inchangés. Les visages humains s'offriront encore, calmes, souriants, heureux. Les livres seront toujours là, innombrables, multiples, secrets. Si l'homme suit les chemins d'analyses paradoxales, d'échappées individuelles ou de fascinations pour les écrans, le monde tournera toujours moins vite que le tourbillon de la vie.

Tous les sursauts technologiques se produiront. Mais sous l'enrobage gris acier, implacablement carbone-carbone, toutes les chatoyances du monde seront toujours autant de couleurs. Vu de l'intérieur, une serre ; vu du dehors, un coffre-fort.

Sans doute, à l'avenir, une poupée robotique vous regardera toujours bien en face, comme ultime accompagnement d'un objectif, d'une optique, d'un œil. Le monde à venir verra tout, saura tout voir, tout percevoir. Ne lui avons-nous donné notre âme ?

De dédales en balcons, les formes ne s'aboliront jamais. Ayons foi en les formes. Le voyage, le carnet, l'entretien ne cesseront pas maintenant. Ni le chant, l'ode ou le vers. Qu'on se dise toujours que c'est un clavier anthracite qui permet à ces caractères de s'aligner parfaits sous les yeux de qui tient entre ses mains du papier.

Et si, comme chez Tintin, la clef du *Secret* réside dans des parchemins dont les glyphes forment triangle, pensons encore que les mystères à venir ne sont que le fruit des conspirations du présent.

Au fond, que nous apprend le futur ? Allons... Rien qu'on n'apprendra pas demain !

# NASSIM NICHOLAS TALEB : AU RISQUE D'UNE PENSÉE MASCULINE

PAR ABDERRAHMANE EL KADIRI

À mon grand-père, qui m'a fait lire cet auteur dans ma jeunesse.

*It is not the critic who counts; nor the one who points out how the strong person stumbled, or where the doer of a deed could have done better.*

*The credit belongs to the person who is actually in the arena; whose face is marred by dust and sweat and blood who strives valiantly; who errs and comes short again and again, because there is no effort without error and shortcoming; who does actually strive to do deeds; who knows the great enthusiasms, the great devotion, spends oneself in a worthy cause; who at the best knows in the end the triumph of high achievement; and who at worst, if he or she fails, at least fails while daring greatly.*

*Far better it is to dare mighty things, to win glorious triumphs even though checkered by failure, than to rank with those timid spirits who neither enjoy nor suffer much because they live in the gray twilight that knows neither victory nor defeat.<sup>1</sup>*

Theodor Roosevelt, *The Man in the Arena*.

Nassim Nicholas Taleb est un homme éclectique. *Trader*, linguiste, mathématicien, écrivain, *twittos*, athlète, nutritionniste, psychologue, sociologue, historien médiéviste, anthropologue et prophète font partie de ses nombreuses casquettes. Notre *jack of all trades, master of none*, n'est pas un "fils de personne" s'étant fait tout seul. Descendant

direct d'un gouverneur du Mont Liban ottoman, petit-fils de ministre et fils d'un oncologue reconnu, il a évolué dans l'élite depuis son berceau de la petite ville d'Amioun, où il a vu le jour le 11 septembre 1960.

Il a dû fuir la Suisse de l'Orient pour rejoindre la France à quinze ans. Ses études brillantes

en France puis aux États-Unis furent le strict prélude de son succès futur. Il est aussi à l'aise en français qu'en anglais et peut se targuer de maîtriser le jargon de nombreux domaines dans ces deux langues. Il est proche de l'Occident par sa foi grecque orthodoxe, mais son œuvre est pétrée de références à l'histoire réelle ou mythifiée (surtout

<sup>1</sup> Ce n'est pas le commentateur qui compte, ni celui qui remarque comment le fort trébuche, ou comment le protagoniste aurait pu faire mieux.

Le mérite revient à celui qui est dans l'arène, dont le visage est marqué par la poussière, la sueur et le sang, qui se trompe et échoue encore et encore car il n'y a pas d'effort sans erreur et imperfection ; celui qui s'efforce de faire ; qui s'arme d'enthousiasme, s'offre à une cause juste, qui sait que le triomphe l'attend dans le meilleur des cas, ou qu'une défaite glorieuse est le pire des dénouements.

Il vaut mieux oser faire de grandes choses, de connaître de glorieux triomphes amenuisés par des défaites, que de s'aligner avec les esprits tièdes qui ne connaissent ni la joie ni la souffrance car ils vivent dans un crépuscule gris ne connaissant ni la victoire ni la défaite.

Theodor Roosevelt « L'homme dans l'arène », extrait d'un discours prononcé à la Sorbonne le 23 avril 1910.

# POINT DE VUE DU HOBBIT FRAGILE

PAR GUILHEM POUSSON

---

Nous considérons souvent que les arguments opposant la suprématie du hasard à la narration méritocratique reposent sur une vision déterministe du monde. Pourtant, envisagés d'un point de vue indéterministe, ces arguments sont peut-être encore plus dévastateurs.

Les négateurs du hasard considèrent que la part aléatoire est *grosso modo* la même pour tous : il y a à peu près le même nombre de coups de dés dans une vie. Comme cette quantité est constante, on peut choisir de la mettre de côté pour ne considérer que le part qui dépend de nous.

Ce raisonnement part du principe qu'une égale proportion de hasard aurait d'égales conséquences sur la vie des gens. On pourrait justifier cela en faisant valoir l'effet modérateur des grands nombres : il y a tellement de coups de dés dans une existence que la somme de leurs résultats finit par obéir à une loi normale. Dès lors, la valeur des conséquences du hasard dans une existence donnée se situerait quelque part sur la gaussienne.

Cette hypothèse est démentie par les faits. Un seul cygne noir — qui n'arrive pas nécessairement dans chaque série de lancers de dés — suffit en effet à faire exploser la somme des conséquences positives ou négatives d'une vie. En particulier, s'il survient lors du premier coup de dés : celui de la naissance. Ainsi, alors même que le nombre de coups de dés est globalement le même pour tous, les disparités résultant de ce nombre égal d'itérations sont incommensurables.

Dès que nous savons que nous vivons dans un monde où un seul coup de dés suffit à provoquer la ruine ou la félicité d'un individu, d'une famille, d'une entreprise ou d'un pays, que décidons-nous de faire ? Une option consiste à mutualiser les risques : on calcule la probabilité des cygnes noirs, le coût des dommages potentiels, et l'on répartit la somme pondérée sur les cotisations de nombreux individus.

Si tout le monde cotise, on est dans le bon cas d'un paradoxe du prisonnier : tout le monde paye un peu, tout le monde est protégé. En revanche, si certains pensent qu'ils peuvent tirer leur épingle du jeu en s'auto-assurant et retirent leur cotisation, des gagnants et des perdants apparaissent. Le refus de collaborer, c'est-à-dire le désir de jouer, crée la distinction gagnants-perdants.

Pour se demander si une politique est souhaitable dans l'absolu (ce qui n'est pas la seule manière de penser le bien-fondé d'une politique), il faut revenir à l'expérience de Rawls. Nous voici *a priori* du monde, nous ne sommes pas encore nés, et nous devons ensemble choisir un monde dans lequel nous occuperons une place encore inconnue. Or Rawls ici a tort de croire que dans une telle situation chacun opterait pour le système le plus protecteur afin de maximiser le minimum auquel il peut prétendre.

Il n'est pas vrai que tout le monde pense ainsi. Certains auront à cœur d'assurer l'existence d'opportunités de saisir un plus grand bien : d'étendre l'espace, je ne dirais pas de la lutte, mais du jeu (les brutes appellent jeu ce que les victimes appellent lutte). Ces derniers seront éventuellement, quoique pas nécessairement, prêts pour cela à rabaisser le minimum auquel tomberont les malchanceux.

C'est pour cela que la notion de risque devient dans le capitalisme une valeur positive — ce qu'il n'avait auparavant jamais été le cas dans l'Histoire. L'*homo economicus*, ce sale nietzschéen romantique, préfère un monde doté d'un risque rémunérateur à un monde stable. Il préfère la mer à la terre, car c'est de la possibilité du naufrage que naît l'intérêt. Tant qu'il y aura des hommes avec des intuitions aussi intrépides, des hommes qui croient avoir un intérêt au désordre — les fameux "antifragiles" de Taleb — il n'y aura pas de paix.



# COMLOTISME ET FINANCEMENT PARTICIPATIF

## RÉFLEXION LIBRE À PARTIR DE COLÈRE ET TEMPS DE PETER SLOTERDIJK

PAR ROMAIN JOLY

---

*À la sortie du village, les femmes, les enfants et les aïeux se sont réunis pour saluer une dernière fois le jeune explorateur partant seul à l'aventure ; il voit, devant lui, la promesse d'espaces inexplorés, dont il ramènera des trésors et légendes, s'il n'en devient pas lui-même une. Il quitte un intérieur — qui n'est pas une prairie bienheureuse sans tourment ni malheur, que cela soit dit — pour se jeter à corps perdu dans un extérieur, présumé immense, où tout ne sera que surprise, nouveauté et extravagance ; à chaque instant, il pensera : « Croiront-ils jamais ce que j'ai vu ? Ne me penseront-ils pas fou... ». Au cœur de la ville, quand toutes les terres ont été foulées et cartographiées, qu'il n'y a plus de « là-bas » immaculé à découvrir pour la première fois, les passants regardent avec inquiétude et désarroi un jeune urbanaute grimper aux lampadaires, plonger la tête dans le caniveau, passer les yeux par les trous des serrures et écouter aux portes, ramper dans les archives en quête de documents secrets : en l'absence d'extérieur, où voulez-vous donc découvrir des mystères dignes de ce nom, si ce n'est dans cet intérieur qui enveloppe désormais tout ? L'existence en milieu exclusivement intérieur, privée de toute forme d'extériorité authentique, est une situation anthropologique résolument nouvelle qui attend sa description.*



Peu de signatures radar, parmi les plus intenses de notre époque, auront été décrites et interprétées avec autant de mauvaises foi et volonté que le complotisme. Entre le psychologisme qui diffuse des senteurs médicales à la hâte ; les discours sur la notion de vérité, terme que les commentateurs, saisis par l'urgence de fournir les mots de passe adéquats en exécutant une

procédure grammaticale désormais courante — bientôt *historique* ? —, ont affublé du préfixe *post* ; l'analyse des modes nouveaux de manipulation et de contrôle des masses intégrés à l'ossature de la théorie des médias ; la dénonciation lâche et méprisante d'un prétendu abrutissement de notre peuple : les attaques par le dénigrement ne manquent pas d'angles.

Si une théorie posée et raisonnable du complotisme ne semble pas encore avoir quitté son astre lointain pour nous rejoindre, on voudrait proposer d'extraire aux moins trois faisceaux à l'intersection desquels se manifestent ces objets scintillants et surexposés que sont les matrices complotistes.

# CINÉMA ET PSYCHIATRIE

## APERÇUS DU PLUS RÉCENT

### ROMANTISME

PAR MAX GOLDMINC

*Les hypothèses que je soumetts dans cet essai peuvent s'analyser comme autant d'approches de la sensibilité romantique, telle qu'elle s'exprime au cinéma, jusqu'à ses actualisations les plus récentes. Plus spécifiquement, je propose de considérer le cinéma romantique comme le lieu privilégié de rencontres transformatives pour toutes les parties entre le spectateur, l'auteur de cinéma, et son personnage. En décomposant la matière première des personnages, en auscultant leur vie à l'écran et leur propagation en dehors, en me demandant, enfin, si les dispositifs actuels de diffusion de l'image sur internet n'empêchent pas déjà ces rencontres, je parlerai nécessairement du cinéma de l'extérieur. Débordant sur les concepts de la psychologie et de l'histoire, je ne prétends pas à la pure critique d'art. Si cet essai prétend à quelque chose, c'est au statut d'histoire et, comme toutes les bonnes histoires, la mienne se veut ternaire : comment j'ai rencontré un personnage ; comment un personnage m'a rencontré ; comment et comment ne pas rencontrer quelqu'un.*

Les films, le cinéma, le cinématographe, et d'autres façons de désigner un même phénomène nous sont parvenues depuis les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, temps des inventions heureuses et babéliennes, jusqu'aux premières du XXI<sup>e</sup>, accoucheur de plusieurs apocalypses. Né dans un monde dont il ne reste plus que des traces, le cinéma a plus d'une fois reçu la nouvelle d'une mort imminente : avec le parlant, et même la couleur, la télévision, Internet d'autant plus. Or le cinéma n'a pas seulement survécu à ces transformations, il en a joué pour préciser ses propriétés. En réponse aux alarmes du temps présent, j'espère démontrer, à l'en-

contre du tableau noir que composent la déconsidération compréhensible<sup>1</sup> des plus nostalgiques esthètes, le péril commercial<sup>2</sup> et l'obsolescence du médium prophétisée par une hargneuse sériphilie<sup>3</sup> que, s'emparant du cinéma, Internet, comme lieu de citation et de partage de l'image, en a synthétisé et augmenté un aspect constitutif — le romantisme. Mais, loin de faire perdurer le cinéma tel qu'on l'a connu, cet usage (fait de citation, de partage et de consommation nécessairement amnésiques) s'apparente à un agent pathogène pour son public, en prescrivant des attitudes imitatives obsessionnelles à un nouveau type de spectateurs

démolis par l'anomie. On peut le dire autrement : l'analyse de ce cinéma-sur-Internet ressort immédiatement du domaine de la pathologie. Le cinéma n'est pas mort ; c'est bien pire, il rend malade. Son usage a pris une direction qu'on n'aurait sans doute ni prédite, ni souhaitée. Mais, plutôt que de reprendre la boucle spéculative de la mort ou de la dénaturation de cet art, il faut poser une question qui nous concerne de plus près : de quelles maladies le cinéma est-il aujourd'hui le foyer ? C'est-à-dire : le centre de tri et de distribution des problèmes sensibles de son premier public — les jeunes hommes.

<sup>1</sup> On peut rappeler l'appauvrissement induit par le passage au numérique, bien connu, au-delà du cercle des cinéphiles, de tout spectateur attentif, technique qui domine plus qu'elle n'est dominée par l'industrie cinéma-

tographique, sauf réalisations exceptionnelles, et qui a disjoint l'union persuasive de la réalité et de sa représentation.

<sup>2</sup> La querelle autour de la production des studios Marvel ravivée par les malédictions

du grand prêtre Martin Scorsese recouvre ces deux tendances.

<sup>3</sup> L'impuissance de la série du point de vue de l'art romantique ne pourra être abordée qu'à la fin de cette étude.

# DÉDALE DE RACCOURCIS

PAR ANDRÉ LÉSSINE

« Les gens comme toi devraient être attachés à un lit, sous perfusion et bourrés de sédatifs en attendant de crever ; ton corps tu sais même pas quoi en faire de toute façon : tout ce que tu sais faire c'est narguer les gens qui se débattent et ouvrir les cuisses. »

Il y a de plus en plus de haine dans son regard ; c'est quand cette verdeur touche à son paroxysme qu'il lui fait comprendre que c'est l'heure de baiser, qu'il se réaccorde à elle en la dégondant, en la laissant écumante au fond des draps, plus adorablement souillée qu'une professionnelle, inondée d'hormones éphémères, comme une bête enragée qui s'est trop convulsée pour bouger encore.

Il la porte jusqu'au lit, déjà léthargique mais lubrique tout de même ; elle s'écrie « Oui, oui ! », lui passe les bras autour du cou, ravie ; du fond de sa dépression elle a encore des accès de sentimentalisme, elle trouve ça romantique d'être jetée dédaigneusement sur le lit et de se faire dévorer les lèvres puis les lèvres, d'être ballotée à droite à gauche dans un désir hargneux, désespéré, amer comme son sexe éternellement sale, un rossignol galeux étranglé dans le cyclone ; tout ça c'est de l'intérêt, n'est-ce pas, des preuves d'amour ?

Parfois elle touche un niveau de tristesse tel que son quotient intellectuel semble chuter plusieurs heures sous le seuil du handicap. Elle vagit alors en roulant sur son lit, sur son canapé, braillant des syllabes plutôt que des mots. Même la présence d'Edgar n'y fait plus rien, Edgar dont elle connaît désormais la lassitude à l'endroit de ses problèmes. Il a tout écouté cent fois, patiemment, des années durant ; il connaît toutes les paroles de sa chanson ; il sait qu'on ne les changera jamais. Cela l'a d'abord rendu triste, quand son optimisme a été vaincu, puis amer, puis haineux, affamé de méchanceté en dehors de ces explosions de stupre dont elle raffole, dont elle est la seule à ne pas voir la laideur.

Il faut dire qu'il s'enfuit de plus en plus souvent de l'appartement ; Marie reste là des jours sans se laver, sans bouger, sans manger parfois ; pas de projets, pas de loisirs, des nostalgies morbides, quelques joints sans joie, musique rance, séries bêtes ; le compte en banque est renfloué périodiquement par papa, donc les choses continuent ainsi. Elle ne doit sortir de chez elle qu'une ou deux fois par mois pour se traîner chez une amie et parler d'elle-même à des garçons qui l'écoutent mais qui ne l'attirent pas. Pourvu qu'elle boive un peu trop, qu'un événement un peu brusque survienne, un mot trop dur, un quiproquo, elle fond, il faut la ramener chez elle dans les larmes, les sanglots, les délires.

Edgar demandait parfois : « Pourquoi je me soucie encore d'elle ? Peut-être je suis vaincu malgré tout, de temps en temps, que nous sommes de la même essence ? » ; François répondait : « Non, ça c'est toi qui fais rêver ta pitié. » Il ne sait même pas combien de maladies il lui a déjà refilées depuis cette nuit au M\*\*\* ; ça fait des semaines qu'il l'encule pour éviter de rechopper ce qu'il vient de se faire soigner. Il a hésité à lui donner le reste de ses antibiotiques mais il a aussi très envie de faire une farce à ces quelques amis de circonstances qui ont des vues sur elle ; il aimerait bien ça, d'en voir un rentrer chez lui après un sale coup et se réveiller le lendemain la bite pourrissante.

Il va à la fac de temps en temps, garder un œil sur un ou deux cours qu'il lui reste à valider dans cette troisième deuxième année de sa seconde tentative de licence. Est-ce que son échec à lui a contribué à cet affaissement chez elle ? Est-ce qu'elle serait devenue autre chose si l'homme qu'elle aimait n'avait pas stagné au stade de minable verbeux ? Le mal semble venir de plus loin.

# AU BALCON DE L'INFINI VOISIN

PAR ROMAIN JOLY

---

Oubliez l'assimilation du cosmos au couple inséparable et ambigu du lointain temporel et du lointain spatial. Sitôt qu'il devient accessible, le cosmos revient tout près de nous, posé à nos pieds comme un bassin dans lequel nous nous baignâmes la veille et tremperons les jambes demain. L'immersion dans le milieu cosmique est le loisir courant d'une catégorie de baigneurs qui savent que le plongeon dans l'infini n'est qu'une affaire de gestion du voisinage comme une autre. Au balcon de l'hôtel, on interrompt un moment sa participation aux festivités pour prendre l'air, contempler les vaillants nageurs s'élançant du plongeur, sourire aux hôtes délassés sur les chaises-longues, saluer les quelques ingénieurs en charge de la maintenance, et se souvenir que le cosmos fascinait tout autrement ceux qui ne connurent que les baignades dans les mers et océans ; on ne reste pas trop longtemps à ces abords envoûtants, qu'on quitte pour vite rejoindre la chaleur embrumée de la salle de réception : on n'oublie pas que la mondanité prime sur la cosmicité. Les heures passent et nous fatiguent, on monte dans sa chambre, traversant le couloir à pas de velours pour ne pas déranger les baigneurs épuisés, rentrés de justesse avant l'extinction des feux. La piscine cosmique veille pendant notre sommeil ; demain matin, au réveil, on ira peut-être s'y rafraîchir.

page de gauche : *Au balcon de l'infini voisin* (2023),  
conçu par Romain Joly &  
dessin d'Ekaterina Makarova



**La Romance du  
Flâneur  
Atrabilaire**

**Satire Lyrique  
par  
André Léssine**

# LE RAPPROCHEMENT

PAR JEAN-MICHEL LEROY

---

De grandes plages s'étendent.  
Sur une rosée visuelle.  
Point de mire, noir & blanc, jet de flammes.  
Fous de vitesse, fleurs barbelées, monochromes.  
Certaines architectures attendent, tandis que d'autres commencent.  
Douce robe, flots de roc, rêve de vagues.  
Dans un champ — sous le ciel —, il ne se passe rien.  
Voile de Dieu dans un ballet d'ordure.  
Contour de continents sous un fleuve sans nom.  
Fruit d'une nuit prolongée.  
Contrastes saisissants, et la lumière...

C'est un flash de couleur. Dynamique, incessant. Le rapprochement.

# SUR ETERNITY EXPRESS DE JEAN-MICHEL TRUONG

PAR JEAN-MICHEL LEROY

*Il n'y a pas d'Orient à ce monde.*  
Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative.*

C'est un matin de printemps. Vous emmenez vos grands-parents à la gare. Ce ne sera qu'un voyage assez bref, où tout le confort moderne fera vite accepter les désagréments inhérents à la circulation par voie ferroviaire. On se salue, on s'embrasse, chacun prodiguant plus souvent qu'à son tour les *prends soin de toi* — autant de vœux pour ceux qui partent que pour ceux qui restent. *N'oubliez pas vos bagages*, harangue un père de famille à sa belle-mère ! Quelques malles Vuitton sont un peu encombrantes pour le trajet qui s'annonce. Sur le quai il y a beaucoup de têtes grises et, à vrai dire, bien peu de jeunes qui les accompagneraient.

S'embarquent pour une odyssee ferroviaire tous les retraités ayant atteint l'âge auquel la Loi de « délocalisation du troisième âge » (p. 50) les destine à un établissement lointain pour leurs derniers jours. Clifford Estates, résidence de luxe mais économique car située... en Chine.

Le livre s'ouvre sur l'arrivée du train. *Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour / Du tout dernier voyage...* Mais si les stances de *Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France* scandent le livre en autant de chapitres et de parties, les vers de Cendrars sont là aussi comme pour un rappel : un clin d'œil pour le lecteur ; une menace pour les personnages...

Ainsi se retrouve reconstitué, dans un wagon tout confort, un aéroport de personnages divers, que seul leur âge a réunis ici. Direction Vienne, puis Moscou, d'abord. Il y a des bourgeois de droite, identifiables aux malles Vuitton, et pestant contre tout et tous avec le ton supérieur de ceux de leur caste, et des bourgeois de gauche, plus conciliants, anciens antiquaires habitant le Marais. Tous sont des représentants de cette génération bien identifiée depuis qu'elle a reçu un nom formulé d'abord comme apostrophe, pas forcément très amène : les *Boomers*.

Truong présente avec sévérité cette génération qui est la sienne : « C'était la *Bubble Generation*, génération champagne, génération bulles de savon, génération billevesées. N'ayant jamais connu que la prospérité exceptionnelle des "Trente Glorieuses", les baby-boomers étaient parvenus à l'âge adulte fermement convaincus que la croissance économique était un phénomène aussi continu et inéluctable que l'expansion de l'univers, et l'argent une ressource aussi gratuite et inépuisable que l'air qu'ils respiraient. » (p. 42)

C'est ainsi qu'a démarré l'*Eternity Rush*, la course à l'immortalité, avec les théories de cliniques, de thérapies et de cures miraculeuses que pareille chimère implique. De la bulle financière qui avait suivi cet élan d'hybris : « Tout le monde en avait profité. » (p. 47) Et pour en percevoir des détails plus techniques, avec des sources plus récentes, lire par exemple *Une vie sans fin* (Grasset, 2018) de Frédéric Beigbeder, qu'il résume : *Il était hors de question de décéder sans réagir.*

# LE SUCCESSEUR DE PIERRE DE JEAN-MICHEL TRUONG APOTHÉOSE DU SANS CONTACT

PAR JEAN-MICHEL LEROY

Commençons par saluer une prescience — ce mot-là du reste conviendrait bien mieux, lorsqu'on a affaire aux bons auteurs, que celui de *science-fiction*, pour désigner ce genre littéraire, dont les classiques du XX<sup>ème</sup> siècle, au XXI<sup>ème</sup>, prendront une dimension prophétique de plus en plus effrayante, à mesure qu'elle se vérifiera dans la réalité, dans ce qui en tiendra lieu, dans ce qu'il en restera.

*Le Successeur de pierre* date de 1999<sup>1</sup> — ultime message du deuxième millénaire au nôtre. C'est des trois romans de Jean-Michel Truong sans nul doute le plus ambitieux, le plus total, le plus visionnaire. *Reproduction interdite* (1989) traite du clonage, qui s'est avéré être une "voie de garage" de la SF — l'hybris scientifique n'a pas vraiment donné suite à ce que des productions culturelles (pensons par exemple au film *The 6<sup>th</sup> Day* (2000) de Roger Spottiswoode, avec Arnold Schwarzenegger) avaient envisagé à la toute fin du siècle dernier. *Eternity Express* (2003) repose sur une "bonne idée", assurément : la délocalisation du "troisième âge" en Chine, et avait ce mérite d'envisager la question *boomer* avec vingt ans d'avance. Ne dévoilons pas au lecteur le fin mot de ce livre-là, qui mérite d'être découvert en s'y plongeant. Concentrons-nous sur le maître-ouvrage de cet auteur injustement méconnu, au sein de la scène SF française, et qui affirme préférer le terme d'*anticipation* à celui de *science-fiction*.

<sup>1</sup> Toutes les citations proviennent de l'édition de 2018 dans la collection Folio SF, dont la couverture est reproduite ci-dessus.

Dans *Le Successeur de pierre*, Jean-Michel Truong imagine que, suite à une pandémie, la société occidentale a adopté tout à fait la ligne "zéro contact". Les gens vivent toute leur vie enfermés dans des containers, eux-mêmes empilés sous forme de pyramides. La Pyramide, non pas comme horizon mythologique et exotique lointain, ou comme structure symbolique occulte du gouvernement des masses, mais comme forme concrète de l'agglomération des êtres humains, quelque chose en somme d'inédit. Ils se font livrer de la nourriture par des machines et communiquent les uns avec les autres grâce à des écrans. S'organisent sur Internet toutes sortes de salons virtuels, aussi richement aménagés qu'on veut, où apparaissent divers personnages, dissimulés sous autant d'avatars. Le héros, Calvin, a des amis réunis dans un de ces cercles. Au fil du livre, on découvre l'importance première de certains



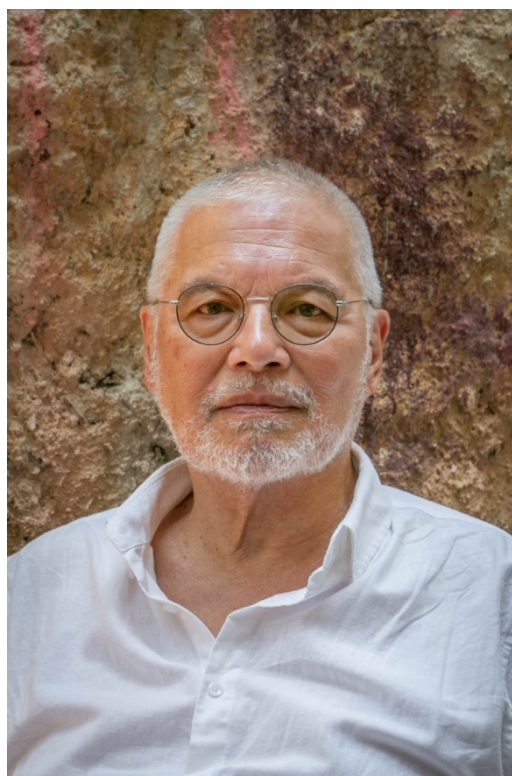


# QUE NOUS APPREND LE FUTUR ? ENTRETIEN AVEC JEAN-MICHEL TRUONG

PAR ROMAIN JOLY & JEAN-MICHEL LEROY

---

Jean-Michel Truong est né le 16 avril 1950 à Wasselonne (Bas-Rhin), d'une mère d'origine alsacienne et d'un père d'origine vietnamienne. Après des études de psychologie et de philosophie à Strasbourg, il a fondé en 1985 Cognitech, une entreprise spécialisée en intelligence artificielle. Il a forgé le terme de *cognitive*, qu'il définit comme la « discipline scientifique et pratique technique, branche de l'informatique, qui a pour objet l'acquisition et la représentation formelle des connaissances et des modes de raisonnement, en vue de leur simulation à l'aide d'ordinateurs ». Il a vécu en Chine, et est l'auteur d'une demi-douzaine d'ouvrages, essais (*Totalement inhumaine* (2001), *L'homme entre chien et loup* (2008) et *Reprendre. Ni sang, ni dette* (2013)) et romans (*Reproduction interdite* (1988), *Le Successeur de pierre* (1999) et *Eternity Express* (2003)).



# PETITE VIE

## DE

# SAINT JÉRÔME

# DE STRIDON

TIRÉE PAR FRAGMENTS DES PROPRES ŒUVRES DU SAINT,  
À L'USAGE DE LA LIGUE SAINT MICHEL, DE TOUS LES CHRÉTIENS ET  
DES ÂMES CURIEUSES DES CHOSSES SAINTES.

PAR IVAN MIKITA



À SAINTE-MARGUERITE-DE-CARROUGES,

LE 12<sup>ÈME</sup> DE MARS, L'AN 2023.



# FRANÇOIS PELTIER, PEINTRE TOTALEMENT MOYENÂGEUX

**PAR MAXIMILIEN FRICHE**  
DE LA REVUE EN LIGNE *MAUVAISE NOUVELLE*

François Peltier vit entouré de livres, au cœur de vieilles pierres dans un pays de Cognaçne, le Lot-et-Garonne. Ne dites surtout pas qu'il est artiste, il se revendique tout simplement peintre. Il voudrait se contenter d'appartenir à la corporation qui détenait simplement le privilège de colorer le monde et de le représenter. Le représenter ? C'est-à-dire de le rendre présent à nouveau, de rendre présent à nouveau ce qui était mort. Il nous reçoit chez lui comme dans une caverne, en sage qui a fait et qui a déjà transmis. Pourtant cette sagesse n'a rien gommé de sa fraîcheur de combattant, d'homme conscient d'être à rebours de son temps, de vivant entièrement au service de la beauté.

Ceux qui connaissent François Peltier ont souvent en tête la monumentale fresque de l'Apocalypse de Saint-Emilion (38,5 m de long et 5 m de haut). Avec quelques 600 000 visiteurs

annuels, il est désormais connu du grand public. Il faut tout de même s'y arrêter comme les autres avant d'entrer plus profondément dans la vie et la pensée du peintre. Œuvre commandée par le curé de la paroisse en 2012, il a fallu plus de quatre ans de réalisation pour aboutir à l'une des plus grandes peintures à l'huile sur bois en technique flamande de glacis. Et on perçoit immédiatement que François Peltier n'a pas que de la couleur à étaler, il a quelque chose d'envergure à dire, la vérité tout simplement. Pour lui, « *La beauté est l'incarnation de la vérité.* » L'objectif est donc d'incorporer une pensée à l'œuvre, et pour ce faire, le peintre prend son temps et convoque une équipe et des livres pour le nourrir et le guider. Il ne voulait surtout pas faire de la BD, mais parvenir à une exégèse plastique. C'est ainsi que son apocalypse est symbolique et surtout pas chronologique.



## Peintre total

S'il évacue le mot artiste pour camper sur le métier de peintre, François Peltier se qualifie aussitôt de moyenâgeux. En se qualifiant, il se caricature et élimine les flatteries inadaptées. Pour lui, le mot d'artiste est sorti de la Renaissance avec son humano-centrisme et sa séparation du profane et du sacré qui n'a aucun sens. Ce métier d'artiste, il l'a arrêté en quelque sorte en 1991, refusant d'être le rentier de lui-même, de se recycler en se contentant de fournir ce que le marché attend de lui. Sa radicalité s'exprime alors en

# ÉLOGE DE GRIMES, L'ELFE DE LA POP CANADIENNE

PAR ABDERRAHMANE EL KADIRI

*Welcome to reality !*  
Grimes, *REALiTi* (2015).

Lors de la dernière phase d'essor des actifs numériques, pendant que l'imprimante à monnaie tournait à plein régime, Grimes s'enrichit en quelques minutes de plus de six millions de dollars, une fortune de très loin supérieure à tous les gains empochés au cours de sa carrière d'artiste. Cette statistique saugrenue est une indication parmi tant d'autres de la nature futuriste d'une artiste qui adhère pleinement à notre siècle, qui l'illustre.

Ses pupilles d'artiste, sa voix d'enfant, son corps fluide, son sourire franc, sa silhouette frêle, sa voix douce et rassurante, son intérêt pour le jeu vidéo, son amour de la solitude faisaient rêver quantités de jeunes Occidentaux il y a maintenant plus de dix ans.

Comme le monde a changé, en dix ans...

Claire Boucher est née au Canada, à Vancouver, en 1988. Elle a commencé à chanter dans son studio de Montréal en 2010.

Ses deux premiers albums, intitulés *Geidi Primes* (janvier 2010) et *Halfaxa* (septembre 2010), sont faciles à analyser comme une forme d'exploration mystique chthonienne d'adolescente médiée par le dessin et la chanson. Ces deux albums de prière sont très puissants, étonnants pour une œuvre débutante ; ils sont une forme précoce d'éclosion de génie. Surtout, ils sont loin de la forme commerciale ou plébéienne de ce type de musique : Grimes a réussi dès son premier album ce que Billie Eilish n'a jamais effleuré.

Les troisième et quatrième albums de Grimes, *Visions* et *Art Angels*, sortis respectivement en 2012 et 2015, incarnent la deuxième phase de son œuvre, celle qui a fait de Grimes une star du festival Pitchfork. Dans ces albums à la mélodie réconfortante se révèle la pleine personnalité de Grimes dans le milieu de sa vingtaine. Les thèmes qu'on devine abordés, car les paroles sont à plusieurs degrés d'expression, sont ceux du décalage, de la fusion entre le monde réel et virtuel, et de la déréalisation.

Quantité de jeunes garçons et rares jeunes filles, plutôt écartés des phénomènes sociaux, sont passés par ces étapes. Identification à un personnage de jeu vidéo ou de manga ; empiètement de la vie virtuelle intense sur la vie réelle tiède ; discussions sans hypocrisie grâce à l'anonymat d'Internet, tout cela contrebalançant une vie sociale morbide ; quête de spiritualité grâce à la musique perpétuellement acheminée vers le cerveau via *bluetooth*, ou écouteurs filaires, à l'époque — l'AirPod n'existait pas.

Grimes est une autiste à l'intelligence logique extrêmement haute, ce qui fait d'elle un avatar pour les garçons et un repoussoir pour les filles. Elle ose des tenues et des accoutrements très variés qui la transforment en un totem pour les jeunes garçons de sa génération. Un totem d'une femme dont la créativité forte ne l'éloigne pas des processus sensoriels par lesquels quantité de jeunes garçons passent : comme eux, elle avoue être pleine de haine qu'elle n'exprime pas publiquement.

# L'UNIQUE STIRNÉRIEN OU LA PERSPECTIVE INDIVIDUALISTE DE L'ANARCHISME

PAR YANIS ATIGUI

*La Liberté, ça n'existe pas. Ce qui existe, ce sont des hommes libres.*

Peu avant sa disparition, Pierre Bergé révélait à travers plusieurs entretiens la découverte décisive des écrits de Max Stirner au début de son adolescence. Résonnant comme un véritable mantra pour Bergé, cette phrase fait écho à la perspective stirnérienne de la liberté, une conception singulière aux racines de l'anarchisme individualiste. Après avoir connu un rayonnement notoire au XIX<sup>ème</sup> siècle, les œuvres de Max Stirner (1806-1856) ont traversé une certaine période d'occultation, avant de susciter de nouveau la curiosité et l'intérêt des lecteurs au cours de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, en particulier dans les cercles libertariens.

## Un jeune hégélien atypique

Parmi les jeunes hégéliens, Max Stirner aura sans doute incarné la manifestation la plus radicale de l'anarchisme en jetant les bases de l'anarchisme individualiste. Max Stirner — de son véritable nom Johann Kaspar Schmidt — adopta très tôt un nom d'emprunt, dérisoire puisque « Stirner » renvoie en allemand à la prééminence de son front, raillé par ses anciens camarades de classe. Après avoir enseigné la philosophie, il intègre en 1841 l'ancien « Club des Docteurs », *Die Freien*, réuni autour de Bruno Bauer (1809-1882).

Sur ce dessin caricatural d'Engels, on aperçoit lesdits *Freien* lors d'un rendez-vous dans l'un de leurs traditionnels lieux de rencontre, le cabaret Hoppel de Berlin. Max Stirner apparaît ici discutant avec Otto Wigand, l'éditeur des jeunes hégéliens, qui, après avoir publié Arnold Ruge et Ludwig Feuerbach, acceptera d'éditer en 1845 le seul essai philosophique de Stirner,



La suite des Carnets de Spengler est une exploration libre de l'enfance et de la jeunesse. On s'imagine le prix qu'il paie pour déterrer ces mondes paradoxaux, faits de regrets et d'éruptions de jalousie, de lyrisme (notamment ce poème complet qui se laisse lire) et de confessions qui n'étaient manifestement pas destinées à la publication. Pour cette raison était nécessaire le dévoilement de ce Spengler, plus biographique que le monument d'ésotérisme bâti par une réception hautement critiquable, comme j'ai voulu le montrer dans le précédent numéro de **HUIS CLOS**. À la source de chaque grande idée, même de l'historicisme prussien, on trouvera toujours un unique *édifice immense du souvenir*.

\*

61. — Dans mon enfance, mon angoisse sans borne du monde, de l'avenir. J'acceptais de mourir par peur de la vie. La vie intérieure à Soest, Brencken. De sorte que la vie me semblait être un chemin de pénitence, un peu comme une errance désespérée dans le désert. Je m'agrippais à ma mère pour échapper à cette angoisse qui m'empêchait de dormir.

62. — Solitude. Si j'avais eu un seul ami dans ces années, avec lequel j'aurais pu développer mes idées de jour en jour, j'aurais pris dix ans d'avance. J'aurais depuis longtemps fait le tour de ce qui tourmente encore. Mes aptitudes et mes limites me seraient familières ; j'aurais été productif. Au lieu de cela j'ai désappris à fixer mes idées.

Ce vide sans borne autour de moi ! Ce dégoût des hommes, qu'on est obligé de côtoyer, au niveau desquels on doit s'abaisser. Ces soirées dont on rentre écoeuré et atrophié, non pas stimulé, ni enrichi.

J'apprends de plus en plus à voir les livres comme de misérables pis-aller. Ils ont ridiculisé Nietzsche. C'est le bonheur des époques prodigieuses que d'avoir autour de soi des hommes aux âmes parentes. Et c'est ce qui me manque, ce qui me rend infiniment malheureux.

Y a-t-il eu jamais eu une époque dont les hommes, dont les artistes furent des compagnons si triviaux ?

Je lis Goethe (ses lettres, ses conversations, ses romans) parce que chez lui, tout a la forme d'une conversation. Est-il cependant un échantillon de ses contemporains ?

63. — Jadis (entre six et huit ans), à Soest, je passais mes nuits les plus tourmentées quand on démontait l'arbre de Noël (nuit du Nouvel

An). Une horreur de l'année à venir jusqu'à la prochaine Noël ; je ressens encore quel terrible tourment j'éprouvais au lit ; je ne pouvais pas dormir, je voulais être mort. Ainsi s'est passée toute ma vie.

Je suis un lâche, un craintif, un démuni. Aujourd'hui encore ce n'est que l'habitude d'apparaître extérieurement sûr de moi qui me protège en quelque sorte. J'ai peur de louer un appartement, peur d'ouvrir une lettre, peur d'écrire quelque chose (ou alors, je le fais instinctivement, sans y penser, comme si ça allait de soi). Peur des rencontres, des bonnes femmes (dès qu'elles se dévêtissent), de toute décision extérieure. Comme un enfant, je pourrais tout déléguer à un autre homme (ce ne doit pas être une femme) afin de m'abandonner tout entier à ma crise intellectuelle. J'ai eu peur tout au long de ma vie. Des déplacements ; des retards. Écolier, j'avais l'idée de provoquer ma propre mort pour éviter les examens, les études et le service militaire. Une peur indéterminable, dépourvue de sens. Cette peur m'a poursuivi dans l'ordre des choses pratiques pendant des années ; peur de toute nouveauté. Mais maintenant, elle est atténuée.

Surtout, je me méprise d'être aussi lâche ; mais je ne peux pas me dompter. Qu'est-ce que cela signifie ?

64. — Je m'occupe de choses de troisième ordre. Du moins je conçois le nécessaire (lecture des journaux, conversation avec les « connaissances » par des lettres) comme des atténuations écœurantes de ce que je voudrais bien écrire. Du reste, je goûte peu la lecture de ce genre de choses, ainsi de la littérature épistolaire, mais le seul bavardage quotidien sur l'art fait tant régresser mon travail intérieur, que par sa faute seule, je deviens fort peu productif.

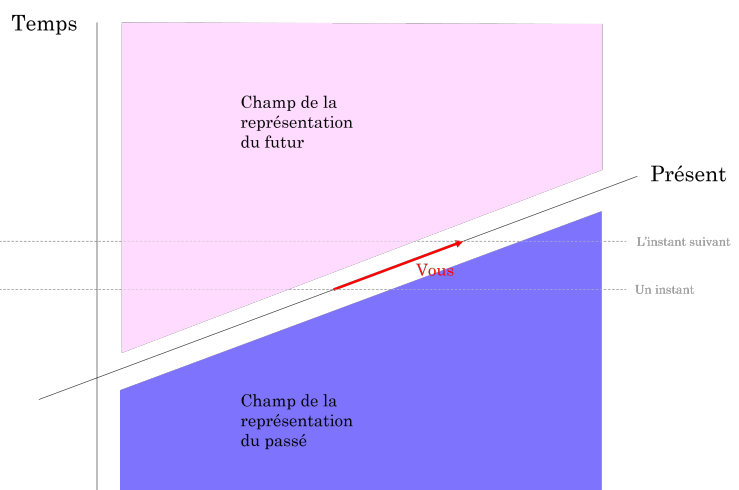
# LE CADRAN DES REPRÉSENTATIONS DU PASSÉ ET DU FUTUR

PAR ROMAIN JOLY



**Schéma 0.** Nous avons pris l'habitude de rassembler le passé, le présent et le futur le long d'une droite orientée ; cette représentation simple permet de nous situer comme un point enchâssé entre un passé et un futur, auxquels nous avons accès par l'intermédiaire de représentations : l'histoire et la prospective, faits de textes et d'images, sont, avant de se soucier de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas, les deux modes de représentation de ce qui nous précède et de ce qui adviendra. Et force est de constater que chaque époque fabrique et réinvente ses représentations du passé et du futur ; la métahistoire, comme étude historique des pratiques de l'histoire, le sait bien. Nous sentons alors qu'il manque une dimension à cet axe linéaire : il ne nous montre qu'un seul couple passé/futur, là où il nous en faudrait un pour chaque présent.

**Schéma 1.** Cette représentation est immédiatement plus satisfaisante : le présent n'est plus un point fixe, mais une dimension autonome le long de laquelle nous pouvons glisser ; après tout, ne vivons-nous pas toujours dans le présent, bondissant d'un présent vers le suivant ? L'expérience consciente du présent est ainsi bordée par les champs de la représentation du passé et du futur, qui l'accompagnent tout au long de sa course.



# PORTRAITS

PAR  
ÉLÉONORE KRAMP





# VOYAGE EN FORÊT-NOIRE

**PAR PIERRE RIMBACHKOPF**  
 TEXTE & PHOTOGRAPHIES

La Forêt-Noire est dans le brouillard. 12 degrés en août. Le vallon de Todtnauberg (1021 mètres) est encore plus absurde que celui de Todtnau, plus bas. Dans le massif, chaque vallée oblique sur l'autre, pour manifester la diversité des mondes, et pointe, comme toujours, vers une impasse, un univers clos sur lui-même, médiocre et suffisant. Quelques paysans, massifs, en bretelles, circulent dans de vieux tracteurs et sont comme des intrus au milieu des touristes. Roulent-ils aléatoirement comme des abeilles déprimées ou rejoignent-ils un des champs où s'éparpillent la cinquantaine de vaches du vallon ? Un fermier a séparé dans deux pâturages différents les vaches et leurs veaux et je contemple depuis le chemin la plainte des veaux qui appellent leurs mères et celle de leurs mères en réponse.



Mais l'ambiance qui domine Todtnauberg n'est pas celle de la vérité glaiseuse et triste d'animaux élevés pour la mort. Cette dimension sous-jacente ne transperce que de façon discrète et timide l'aisance luxueuse du village ainsi que son allure de parc de loisirs en plein air. Sous les circuits de vélo de montagne, de luge d'été, de marche nordique, ceux, encore, de biathlon, la piscine en plein air et le gigantesque pont suspendu enjambant la cascade (450 mètres de longueur et 120 mètres de hauteur) qui draine un trafic toujours plus important et international de curieux, demeure silencieusement et poliment une réalité archaïque qui ne demande pas son reste en attendant de s'effacer définitivement comme une strate géologique, ou que la neige fonde. Les espace-temps se superposent, se croisent mais ne se rencontrent pas.

Amine Bayad

# CARNETS DE VOYAGE *du Canada*



HUIS  
CLOS

# LES BRÈVES

## PUBLIÉES DEPUIS LA PARUTION DE HUIS CLOS #2

SUR  
LE SITE INTERNET DES ÉDITIONS HUIS CLOS  
[www.editionshuisclos.com](http://www.editionshuisclos.com)

« Impression nouvelle Zélande I »,  
par Romain Joly ;

« Sur *La philosophie au risque de la préhistoire* de Philippe Grosos »,  
par Max Goldminc ;

« Tolstoï est-il vraiment asocial ? L'intime et le mondain dans l'incipit de *Guerre et Paix* »,  
par Guilhem Pousson ;

« Sur *Les Partisans* de Dominique Bona »,  
par Jean-Michel Leroy ;

« Les drôles de réceptions du comte Tolstoï I »,  
par Guilhem Pousson ;

« Notre éternité digitale est-elle friable ? »,  
par Romain Joly ;

« Marc Augé disparu : souvenir des non-lieux »,  
par Max Goldminc ;

« Sur *Le Congrès de futurologie* de Stanislas Lem »,  
par Jean-Michel Leroy ;

« Sur *Mission Impossible — Dead Reckoning, partie 1* »,  
par Pierre Rimbachkopf. ;

« *Oppenheimer* de Christopher Nolan »,  
par Jean-Michel Leroy ;

« Les drôles de réceptions du comte Tolstoï II »  
par Guilhem Pousson ;

« *Anton Whilelm Amo : Lumière noire* de Driss Gharmoul, redécouverte d'un miracle »,  
par Holden Kavikovski ;

« Vie des douze Godard — sur la biographie du cinéaste par Antoine de Baecque »,  
par Max Goldminc ;

« *Salade grecque* : le génie de Klapisch ne s'estompe pas »,  
par Abderrahmane El Kadiri.

\*

## Crédits photographiques

La photographie de la page 22 est de Yulia Joly.

Les photographies des pages 8, 13, 16, 21, 28, 30, 36, 52, 54, 65, 70, 84, 89, 90-91, 92, 98, 100, 101, 103, 104, 106, 108, 114, 117, 194 et 199 sont de Jean-Michel Leroy.

La photographie de la page 132 est d'Amine Bayad.

Les photographies des pages 40, 44, 47, 51, 72, 138 et 201 sont de Max Goldminc.

Page 26, une vue libre de droits de l'église Saint-Jean d'Amioun, au Liban.

Les couvertures des ouvrages suivants, pp. 27, 31, 97, 99, 107 et 137 : livres de Nassim Nicholas Taleb © Les Belles Lettres ; *Colère et Temps* de Peter Sloterdijk © Éditions Fayard (collection Pluriel) ; *Eternity Express* de Jean-Michel Truong © Éditions Albin Michel ; *Le Successeur de pierre* de Jean-Michel Truong © Éditions Gallimard (collection Folio SF) ; *Le phénomène humain* de Pierre Teilhard de Chardin © Éditions du Seuil (collection Points Sagesses) ; *L'Obsolescence de l'homme* de Günther Anders © Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances / Éditions Ivrea ; *La théorie de l'information* d'Aurélien Bellanger © Éditions Gallimard (collection Folio) ; *L'Unique et sa propriété* de Max Stirner © Éditions de La Table ronde (collection La petite vermillon) ; *Les Jeunes hégéliens* © Éditions Gallimard (collection Bibliothèque de Philosophie) ; *Aux sources de l'existentialisme* d'Henri Arvon © Presses Universitaires de France (collection Épiméthée).

Page 131, les jaquettes des albums de Grimes : *Geidi Primes* et *Halfaxa* © Arbutus ; *Visions* et *Art Angels* © 4AD.

L'illustration de *La Romance du Flâneur Atrabilaire*, pp. 74-77, est une toile de Nicholas Roerich (1874-1947), *Combat céleste* (1912), gouache sur carton conservée au Musée russe de Saint-Petersbourg.

Illustrations de la couverture :

Portrait, par Éléonore Kramp ;

*Sans titre*, Ljubljana, Slovénie, 13 août 2023, par Max Goldminc.

La couverture a été réalisée par Amine Bayad, Romain Joly & Jean-Michel Leroy.

## Remerciements

Le comité de rédaction de la revue **HUIS CLOS** remercie les libraires qui ont eu la gentillesse d'accorder leur attention professionnelle à ses travaux. D'un Jean-Michel à un autre, Leroy adresse un remerciement tout particulier à M. Truong pour sa bienveillance et sa disponibilité. Merci aux nouvelles plumes de la revue, pour l'avoir enrichie de leurs contributions personnelles : André Léssine, Ivan Mikita, Maximilien Friche (de la revue en ligne *Mauvaise Nouvelle*), Tancrede du Peloux, Yanis Atigui & Éléonore Kramp, amis récents ou de longue date ! Merci à Hakim Hadji d'avoir pris la pose en boxeur page 132.

## Mentions légales



Ce numéro de la revue **HUIS CLOS** a été édité par  
Les Éditions Huis Clos  
34, rue Véron  
75018 Paris  
www.editionshuisclos.com  
contact@editionshuisclos.com



Dépôt légal : 2023  
ISSN : 9 772970 239001

Imprimé par  
01Print  
Avenue Lalla Amina — 18, rue Kenitra, Tabriquet  
11000 Salé  
Maroc





De grandes plages s'étendent.

Sur une rosée visuelle.

Point de mire, noir & blanc, jet de flammes.

Fous de vitesse, fleurs barbelées, monochromes.

Certaines architectures attendent, tandis que d'autres commencent.

Douce robe, flots de roc, rêve de vagues.

Dans un champ — sous le ciel —, il ne se passe rien.

Voile de Dieu dans un ballet d'ordure.

Contour de continents sous un fleuve sans nom.

Fruit d'une nuit prolongée.

Contrastes saisissants, et la lumière...

C'est un flash de couleur. Dynamique, incessant. Le rapprochement.

28,50 €

ISSN 2970-2399



9 772970 239001

HUIS  
CLOS

à paraître  
**HUIS CLOS #4**  
hiver 2023-2024

LES ÉDITIONS HUIS CLOS